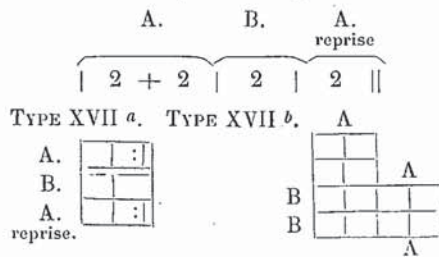


17. Période de 8 mesures. 4 phrases (dipodies) dont la dernière forme la reprise de la première. A. B. A.



N° 19. (2/4) = 1.

(La fin prochainement).

E. DE SCHOULTZ-ADAÏEVSKY.

CHANSONS POPULAIRES DE LA BASSE-BRETAGNE

LVII

La jeune amoureuse.

1. Er plac'h a zave beure mat
Ewit lakad i c'hoef ervad.
Tra la la la la la la lei,
Tra la la la la la la lei.
2. — A ! 'tro Doue, ma merc'h Mari,
Er vrawan plac'heik e hoc'h-oui !
3. — Pera e dal d'in bean koant,
Pe nen allan ket kad me c'hoant ?
4. — Tévet, me merc'h, ne oélet ket,
Oarben eur bla c'houi vo dimet.
5. — Er bla zo hir da skulh dero,
Oarben neuze me vo maro.
6. Oarben neuze me vo maro,
Dimet neuze neb a garo !
7. Pa vin maro, ma interet;
Groet ma bé enkreiz er vèret.
8. Groet ma bé enkreiz er vèret,
Leket oarn-an pewar boket ;
9. Wit ma laro an dud iaouank :
" Chetu aze bé eur plac'h koant.
10. " Chetu aze bé eur plac'h koant
" A zo marwet gant keun d'i c'hoant ;
11. " A zo marwet gant keun d'i c'hoant,
" Gant keun d'eur c'hloaregik iaouank "
12. Laket ma bé 'nkreiz ar vèret,
Leket oarn-an pewar boket :
13. Daou voked du, daou voked glaz
Wit ma vo kanvo en peb plaz ;
14. Daou voked ru, daou voked gwen,
Wit ma vo kanvo en pep pen. —
15. Ar c'hloaregik a lavare
Pe dremene er bé neve :
16. — C'hoet e aman bé eur plac'h koant
A zo marwet gant keun d'i c'hoant ;

17. A zo marwet gant keun d'i c'hoant,
Gant keun d'eur c'hloaregik iaouank.

18. — Kloaregik iaouank, ed 'n o tro
A lést en neb a zo maro ;

19. Kloaregik iaouank, n' on vanket ket
A lést en anaon desédet ! —

Recueilli à Plougrescant (Côtes-du-Nord), 1895.

Traduction.

1. La jeune fille se levait de bon matin pour bien mettre sa coiffe. *Tra la la*, etc. 2. — Ah ! seigneur Dieu, ma fille Marie, que vous êtes donc belle ! 3. — Que me sert d'être jolie, puisque je ne peux pas avoir ce que je désire ? 4. — Taisez-vous, ma fille, ne pleurez pas, dans un an vous serez mariée. 5. — L'année est longue, à verser des larmes ; à ce moment je serai morte. 6. A ce moment je serai morte ; se marie alors qui voudra ! 7. Quand je serai morte, enterrez-moi ; faites ma tombe au milieu du cimetière.

8. Faites ma tombe au milieu du cimetière, mettez sur elle quatre fleurs ; 9. pour que les jeunes gens disent : " Voici la tombe d'une jolie fille ; 10. voici la tombe d'une jolie fille qui est morte de regret pour son désir ; 11. qui est morte de regret pour son désir, de regret pour un jeune petit clerc ". 12. Mettez ma tombe au milieu du cimetière, placez dessus quatre fleurs : 13. deux fleurs noires, deux fleurs bleues, pour que le deuil soit de tout côté ; 14. deux fleurs rouges, deux fleurs blanches, pour que le deuil soit à chaque bout. — 15. Le petit clerc disait en passant près de la tombe neuve : 16. — Voici la tombe d'une jolie fille qui est morte de regret pour son désir ; 17. qui est morte de regret pour son désir, de regret pour un jeune petit clerc. 18. — Jeune petit clerc allez votre chemin et laissez ceux qui sont morts ; 19. jeune petit clerc, ne vous oubliez pas, et laissez les âmes défuntes. —

Voir *Mélusine*, VII, col. 187 et suiv., où cette chanson a été étudiée en dernier lieu. Notre nouvelle version se rattache surtout à celle des *Soniou Breiz-Izel*, I, 222-224. On y retrouve la même contradiction entre le nombre des fleurs demandées (quatre) et celui qui résulterait de leur énumération (huit). Cette inconséquence provient de ce que les deux couleurs, rouge et blanc, qui se trouvaient dans l'original français, et qui d'ailleurs ne sont justifiées que là, après avoir passé dans plusieurs des rédactions bretonnes (voir *Mélusine* III, 477 ; IV, 472), ont été ensuite multipliées par un pur jeu de rimes ; cf. *Mélusine*, VI, 165, 167. La poésie populaire admet ces doubles emplois (1), sans se préoccuper s'il en sort des conséquences opposées au sens commun. C'est la rime qui est responsable des roses bleues des *Soniou* et de la rose noire de *Mélusine*, VII, 187, comme des aigles de toutes couleurs auxquels Llywarch Hen comparait les chevaux du héros gallois Gereint.

(1) Les variations du même genre exécutées par Scarron à propos de la « chaise » où est assis le malheureux Thésée (*Enéide travestie*, VII) sont un badinage de lettré, faisant parade de cette facilité que Cicéron admirait dans Archias : *eamdem rem dicere commutatis verbis*.

Voici un autre exemple de même nature, où la rime n'est plus en révolte si manifeste contre la raison. C'est un fragment de chanson bretonne publié avec le texte, par M. de la Villemarqué, *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, v (1877-1878), p. 173. « Un cordier attend la jeune femme ; c'est son père ; lui montrant le rouet de la corderie, il commence à chanter en dévidant son chanvre, et en se balançant d'une jambe sur l'autre » :

— « Ma fille, mettez votre robe bleue — pour tourner la roue, au bord du grand chemin.

« Ma fille, mettez votre robe blanche — pour tourner la roue, afin que je fasse des cordes.

« Ma fille, mettez votre robe brune — pour tourner la roue du lépreux.

« Ma fille, mettez votre robe noire — pour tourner la roue, dans les deux sens, toujours ! »

E. ERNAULT.

BIBLIOGRAPHIE

Handbuch der germanischen Mythologie, von W. GOLTHER, ord. Professor an der Universität Rostock, XI-668 p. in-8. Leipzig, S. Hirzel, 1895. — Prix : mk. 12 (15 fr.).

La mythologie germanique a été transformée du jour où M. Sophus Bugge a montré que les Eddas et toute l'ancienne littérature norroise n'avaient pas un caractère archaïque et purement national, mais avaient déjà subi une influence chrétienne, et que les mythes chrétiens en formaient en quelque sorte le levain. Malgré ce que peuvent dire encore en Allemagne quelques disciples attardés de Müllenhoff, « la question n'est plus de savoir, dit M. Golther, si la mythologie norroise s'est incorporé des éléments étrangers, mais jusqu'à quel point et dans quelle mesure elle l'a fait ». La mythologie norroise tombe au rang de mythologie littéraire, créée par les scaldes (ou poètes du nord scandinave) vers le milieu du moyen-âge.

Le système qui, avec les documents scandinaves et avec des documents d'époque très postérieure, prétendait restituer l'ancienne mythologie de la famille germanique, et les croyances des anciens Allemands (comme des Scandinaves), tombe ainsi de lui-même. Le grand ouvrage de Jacques Grimm gardera toujours sa valeur, comme recueil inappréciable de documents cités avec précision et bien classés, mais, comme Panthéon germanique, il est devenu une conception mythique, et Jacques Grimm pourrait à cet égard prendre place à côté de Snorri Sturluson. Et encore Jacques Grimm n'employait la mythologie norroise que comme auxiliaire, tandis que des écrivains enthousiastes, comme Simrock, faisaient de cette mythologie même la mythologie des anciens Allemands. — En même temps on est arrivé à reconnaître que les Germains avaient, par leur contact prolongé dans la région du Rhin, subi l'influence des Romains (et des Gallo-Romains), non pas seulement dans leur langage, mais aussi dans leurs croyances.

C'est ainsi que par le Nord et par l'Ouest des influences étrangères ont modifié et parfois transformé les croyances de la famille germanique : la théorie de la transmission a, ici comme ailleurs, réduit considérablement l'ancienne théorie de l'héritage commun. Cette dernière théorie flattait l'imagination par ses allures d'arbre généalogique dont les branches se reliaient par des équations d'ordre linguistique : mais il lui faut aujourd'hui abandonner une grande partie du terrain à la théorie de la transmission historique, nous voulons dire la transmission par emprunt.

On ne s'est guère occupé en France de cette transformation qu'ont subie les études de mythologie germanique, et de l'activité

des travaux de cet ordre en Allemagne et dans les pays scandinaves. Pour ne parler que de l'Allemagne, plusieurs écrivains ont déjà pris à tâche de refaire, d'après l'état présent de la science, l'œuvre abordée, il y a plus de cinquante ans, par Jacques Grimm. L'ouvrage de M. Golther que nous annonçons est le plus récent et le plus considérable. Nous laissons aux germanistes, en Allemagne, le soin des critiques de détail qui demandent une compétence particulière ; mais nous croyons pouvoir louer ce livre pour des qualités qu'on peut apprécier sans être germaniste. C'est d'abord une très grande clarté d'exposition ; et cette clarté est d'autant plus frappante que, contrairement à l'usage suivi en ces matières, M. G. expose séparément, en des chapitres ou paragraphes distincts, ce qui est mythologie allemande et ce qui est mythologie norroise. Si cette dernière, œuvre artificielle et littéraire des scaldes, occupe la plus grande partie du volume, c'est qu'elle est représentée par une littérature très développée des Scandinaves, tandis qu'en Allemagne on n'a, en dehors des noms des dieux, que des traces tout isolées de mythes et de rites. Et c'est une question de savoir ce qui est vraiment ancien dans les légendes populaires de notre temps ; si M. G. fait appel au folk-lore, c'est avec prudence ; et il en classe les données (comme « basse mythologie »), pour reconstituer le culte des âmes et des ancêtres et la vie des êtres surnaturels (des forêts, des montagnes, des fleuves, etc.).

Nous devons aussi louer l'œuvre de M. G. pour être largement inspirée par le sens historique, rare chez les mythologues pour qui une mythologie est volontiers d'une seule venue et toute complète, toute semblable à elle-même du premier jour au dernier. Si nous ajoutons que M. G. a, dans une longue introduction, fait l'histoire des études de mythologie germanique, et qu'il donne au bas des pages une bibliographie sobre, mais précise, des sujets traités, on verra que son livre mérite bien son titre de « Manuel de la Mythologie germanique ». Ce manuel a aussi le mérite de ne pas exiger chez le lecteur de connaissances préalables en philologie germanique, et d'être accessible à tout homme instruit — même en dehors d'Allemagne — qui veut avoir une conception claire et précise de la mythologie et de la religion de la vieille Allemagne et de celles de la vieille Scandinavie.

H. G.

Barlaam and Josaphat. English Lives of the Buddha, Edited and Induced by Joseph Jacobs. London MDCCCXCVI, Published by David Nutt, in the Strand (forme le vol. X de la « Bibliothèque de Carabas »). — CXXXII-56 p. in-8°. — Prix : 8 s. 6 d. (= 10 fr. 65.)

Les deux versions anglaises très sommaires de l'histoire de Barlaam et Josaphat que M. J. Jacobs a réimprimées dans cet élégant volume — celle de Caxton dans sa traduction de la « Légende dorée » (1483) : *Here foloweth of Balaam the Hermyle*, et une autre anonyme, en vers, d'après un petit livre de colportage de 1733 : *The Power of Almighty God, set forth in the Heathen's Conversion ; shewing the whole Life of Prince Jehosaphat, the Son of King Avenerio, of Barma in India. In Seven Parts. By a Reverend Divine* — n'offrent guère d'autre intérêt que celui de la rareté. M. Jacobs est le premier à en convenir et, dès le début, sans fausse modestie, il nous avertit qu'il ne les a réimprimées que pour avoir l'occasion d'en écrire l'Introduction. Celle-ci, qui forme plus des deux tiers du volume, 132 pages contre 56, est en effet un morceau très remarquable et fait, à elle seule, du livre un digne pendant aux *Fables of Bidpai* et à l'*Æsop* que M. J. a publiés dans la même collection.

On sait comment toute la question des origines du Barlaam et Josaphat a été en quelque sorte renouvelée dans ces dernières dix années par les belles recherches de M. Zotenberg sur la version grecque, par la découverte de nouvelles versions géorgienne, persane, arabes et d'emprunts incontestables faits par la version grecque à l'*Apologie d'Aristide* et à d'autres écrits des premiers siècles. Toutes ces données, anciennes et récentes, ont été réunies et discutées par M. E. Kuhn dans un savant mémoire (*Barlaam und Joasaph. Eine bibliographisch-literaturgeschichtliche Studie* dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Munich, 1893),